

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 24

Artikel: Les bons maris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au Chalet des Enfants.

Là, sous mes yeux, un numéro de la *Feuille d'Avis de Lausanne* étale en gros caractères une annonce :

« Dimanche 12 juin, course et fête champêtre au Chalet des Enfants, organisée par la Société des Jeunes Commerçants de Lausanne... »

Et je songe. Je songe à tous ceux qui, par le vaste monde, vont sentir à la vue de cette annonce, de doux, bien doux souvenirs monter dans leur cœur. Je sais, par le monde : au Brésil, au Tonkin, dans Paris, la grande ville, de vieux *Jeunes Commerçants*, à barbe grise, à l'air solennel, qui vont, une minute, se croire revenus à leur vingtième année. Je sais quelque part, au fin fond des Etats-Unis, une famille de Lausannoise, où la mère de famille, en ouvrant le *Conteur*, va rester un moment rêveuse. Si sa bande affamée dine mal ce jour-là, qu'elle ne s'en étonne pas trop. C'est que la ménagère aura oublié et la soupe et le rôti, pour revivre de vieux, mais bien jolis moments.

Ce qu'elle revoit dans son rêve, la Lausannoise exilée, ce qui met un sourire à sa lèvre en même temps qu'une larme à son œil, voulez-vous que je vous le dise ?

C'est le Chalet des Enfants. Au milieu des grands bois du Jorat, à deux lieues de Lausanne, une clairière à laquelle on arrive de tous côtés : du Mont, de la Fontaine des Meules, du Chalet à Gobet, du Chalet des Antets, du Chalet Boverat, de Montherond, de Froideville, par mille petits sentiers charmants. Et dès l'orée du bois, c'est un enchantement.

En pleine commune de Lausanne, on s'en croirait à cent lieues; en plein XX^{me} siècle, on se croirait revenu au XVIII^{me}. Le Chalet des Enfants, c'est un délicieux vallon ondulé, un monde en miniature, avec des pâturages, des prés, des champs, des haies, des ombrages, des fontaines; c'est une délicieuse ferme du Jorat, que rien de moderne n'a encore gâtée. Point de garage pour les vélos, ni de kiosque ajouré; pas même de ces horribles volets verts qui jurent si effroyablement avec le beau vert des prairies : une maison rustique, une cuisine basse, où l'on arrive par un pavé raboteux et que la fontaine voisine égale de son perpétuel babil; un jardin qu'ombragent des lilas et où l'odeur des œillets se mélange à celle des oignons; une balançoire à demi-ruinée, un jeu de quilles vermoulu, et surtout le *chêne*, le vieux *chêne*, le *chêne* plusieurs fois centenaire, le *chêne* à demi-mort, qui étend sur la ferme ses longs bras dénudés, et au sommet duquel on parvient par l'intérieur. Et c'est, au milieu de tout cela, un troupeau de poules effrontées qui viennent picoter et cocoter jusque sous vos pieds; et c'est, autour de ses fourneaux, la maman Rouge, aidée de sa fille, M^{lle} Rosalie, pardon M^{me} Rosalie, depuis huit jours; et c'est, autour de la ferme, de la cave au jeu de quilles, le papa Rouge, qui va et vient, s'empresse, aimable et cordial.

Le Chalet des Enfants est avant tout une

ferme, mais c'est aussi une auberge, une de ces bonnes vieilles auberges d'autrefois, qui n'ont pas si complètement disparu qu'on le croit. Aucun tramway n'y passe, aucun horizon de chemin de fer ne mentionne son nom, Joanne ni Biedecker ne l'honorent de la moindre ligne, et c'est là ce qui fait son charme.

Les gommeux qui estiment les gens d'après la hauteur de leurs faux-cols, ou le nombre de bocks qu'ils avalent chaque jour, les pimbèches qui croient que parler français, c'est prendre l'accent de Genève ou d'Annemasse, ne s'en soucient pas. Ils ont mieux. Ils préfèrent s'en aller, par chic, dévaster les prés d'Avants et revenir avec des hottées de narcisses qu'ils jetteront le lendemain aux ordures, ou semer d'ignobles débris les sommets de Naye ou de Jaman, ou s'en aller dans de grandes casernes, appelées hôtels, manger d'infâmes ratatouilles servies par des Allemands en habit noir.

Les Vaudois qui n'ont pas honte de l'être et qui aiment encore la simplicité de leurs pères, qui préfèrent à toutes les tables d'hôte le sourire d'une aimable hôtesse, s'en viendront chercher tout cela au Chalet des Enfants.

Comment voudriez-vous, du reste, qu'on ne fût pas conservateur au Chalet des Enfants : le fermier actuel y est depuis trente ans, et la famille qui l'a précédé y est restée juste un siècle. Elle y serait sans doute encore si elle ne s'était éteinte. Allez trouver par le temps qui court beaucoup de propriétaires qui gardent si longtemps leurs fermiers, et beaucoup de fermiers qui gardent si longtemps leurs... propriétaires.

Par les belles après-midi d'été, le Chalet des Enfants est le rendez-vous des pensionnats de demoiselles de la ville, qui viennent y savourer d'innombrables tasses de café, en se bourrant d'œufs frais et de tartines de pain noir. Après s'être balancées, à l'escarpolette, elles redescendent bras dessus, bras dessous, un peu apeurées, par les grands bois sombres, et elles chantent des lieder pour se donner du courage.

Parfois, quelques forestiers, la journée finie, font un détour et s'y arrêtent pour faire une partie de quilles; quelques gratte-papier, plumitifs ou calicots, y montent après la fermeture du bureau ou du magasin. En plein air, au frais du soir, ils se font servir une omelette odorante, avec de la salade, et, les pieds sous la table, restent à rêver, en regardant monter la lune derrière les sapins et en écoutant la douce plainte des grenouilles. Ils s'en reviennent en fumant des cigarettes, avec un peu d'idéal au fond de l'âme, pour reprendre le travail insipide et monotone du lendemain.

En hiver, quand le Chalet des Enfants, enseveli sous la neige, paraît complètement séparé du monde civilisé, quelques chasseurs s'y arrêtent. Ils entrent sécher leurs gêtres humides au feu de la cuisine, et boire un grog bien chaud avant de se remettre à la poursuite du renard qui les promène dans le bois.

Mais ce que notre Lausannoise d'Amérique revoit surtout, j'en suis certain, c'est la fête

champêtre du mois de juin. Elle revoit le long des sentiers du bois la foule des papas en bras de chemise, poussant les poussettes ou portant des paniers, les mamans trainant les bébés. Elle revoit le pique-nique dans la forêt, la bonne sieste sur la mousse; elle entend les fous rire de la course au sac, le crin-crin de la roue aux pains d'épices. Elle se revoit en robe d'indienne à fleurs roses, dansant sur l'herbette avec un amoureux de dix-huit ans, tandis que la maman surveille de loin. Qui sait, peut-être se rappelle-t-elle le certain bal, commencé sur le gazon, interrompu par l'orage et continué dans la grange et l'étable sous l'œil ébahi des pauvres vaches. Ce qu'elle revoit surtout, n'en doutez pas, c'est la descente en cortège, cette fameuse descente, bras dessus, bras dessous, où chaque garçon fait *panier à deux anses*, sous l'œil amical et tant soit peu ironique de la lune, où l'on égrène toutes les chansons sentimentales et patriotiques de son répertoire, et où l'on se quitte avec un soupir : « Déjà! A l'année prochaine! »

Beaux souvenirs de la vingtième année et des premières amours — les seules véritables, les seules sincères — que vous êtes loin déjà!...

PIERRE D'ANTAN.

Dans les bois.

Dans les bois aux parfums de myrtes et de menthes. Ils s'en vont enlacés, les amants, les amantes, A pas discrets et lents, et comme pour ne pas Eveiller les oiseaux sous le bruit de leurs pas.

Dans les bois aux parfums de myrtes et de menthes.

Les baisers sont très doux et les mots sont très bas, Les lèvres n'y font pas de grands serments qui mentent; Les branches ont parfois des étreintes de bras :

Dans les bois aux parfums de myrtes et de menthes, Les baisers sont très doux et les mots sont très bas.

Et pour rentrer, le soir, les rêveuses amantes — Lorsque l'étoile suit la trace de leurs pas — Frissonnent à la brise et remettent leurs mantes.

Dans les bois parfumés de myrtes et de menthes.

PIERRE ALIN.

Les bons maris.

Il existe, en France, une « Ligue des ménages unionistes » ou des époux ayant appartenu aux Unions chrétiennes de jeunes gens. Le *Journal des Unions* de la Suisse romande annonce qu'une branche suisse de cette Ligue est en formation. Ceux qui en ont pris l'initiative proposent, dit-il, deux adjonctions aux statuts tels qu'ils ont été adoptés par les ligueurs français.

ART. IIIa. — Réciproquement, de temps à autre, et chaque fois que les circonstances, dont l'appréciation est laissée à l'amabilité de Monsieur, le permettront, Monsieur dira : « Chère amie, à l'Union chrétienne de jeunes filles, dont tu fus une cheville ouvrière, avant notre mariage, on désire te revoir. Peut-être a-t-on besoin de ton expérience et de ton amitié. Si tu veux y aller jeter un coup d'œil, je resterai volontiers à la maison pour surveiller le sommeil de notre mioche. »

Lorsque Monsieur oubliera cet article III a, Madame est autorisée à le lui rappeler.

ART VI a. — Chaque fois que, Madame désirera réunir les jeunes filles de sa connaissance qui sont mal entourées et que les circonstances, dont l'appréciation est laissée au sentiment conjugal de Madame, le permettront, Monsieur offrira d'aller prendre à la pâtisserie les « bricolets » indispensables pour une veillée féminine, et de divertir les invitées de Madame au moyen de morceaux de flûte ou de quelque autre manière. Au cas où il n'aurait aucun talent d'agrément, il cherchera quelque occupation utile au dehors; ceci à seule fin de vider l'appartement.

Qui eût cru qu'on fût aussi facétieux que cela dans les Unions !

Petites annales de juin.

Le 12^e jour de juin 1560, après minuit, fut vu chose admirable sur le lac de Lausanne, car il fut vu partir du ciel comme la grosseur d'une grosse maison, tout ardent en feu, donnant en feu, donnant grande clarté sur le lac, de sorte que les gens nageant sur le dit lac pensoient proprement avoir la fin du monde et brûler. Finalement, après avoir duré quelque temps, cela se perdit et s'éteignit en un lieu près du village appelé Villette, dans le dit lac.

PIERREFLEUR.

Le 2 juin 1732, il tombe à Vallorbe une masse de neige qui s'élève jusqu'au toit des maisons.

Dans un an.

Dans un an d'ici, à peu près, tous les Vaudois seront à Vevey. Et, avec eux, que de milliers de gens, venus des quatre points cardinaux pour applaudir à cette fête unique au monde, la *Fête des Vignerons*.

Il y a quinze ans qu'eut lieu la dernière Aujourd'hui encore, on ne peut y songer sans ressentir, comme alors, l'émotion qui nous étreignit à la vue du spectacle qu'offraient cette nature si belle, ces estrades immenses, débordantes de spectateurs enthousiasmés, ces scènes grandioses, poème sublime de la nature, auquel collaborèrent tous les arts, et qui symbolisent, avec une poésie intense, les saisons, la vie des champs, dans toute sa grandeur, la vie du foyer dans son intimité charmante.

Le programme de la *fête de 1905* vient d'être arrêté par les conseils de la Confrérie, ainsi que le budget des dépenses, qui ascende à 364,126 francs. Le format du *Conteur* ne nous permet pas de publier ce programme, qu'ont d'ailleurs déjà donné tous nos journaux. Quelques modifications et diverses innovations très bien accueillies y ont été apportées. Ainsi, après l'introduction, c'est la troupe de l'hiver qui apparaîtra la première, puis celles du printemps, de l'été et enfin, comme apothéose, celle de l'automne, à qui échoit naturellement la part d'honneur. Ce nouvel ordre nous paraît fort heureux.

Les figurants sont au nombre de 1555.

On sait déjà que le compositeur de la musique est Gustave Doré, que l'auteur du livret est René Morax, avec D. Baud-Bovy comme collaborateur, et que le dessinateur des costumes est Jean Morax.

A propos de « Nos bonnes ».

Monsieur le rédacteur.

L'entrefilet du *Conteur* d'aujourd'hui, intitulé *Nos Bonnes*, me donne l'idée de vous faire part du mot suivant dont je puis vous garantir l'absolue authenticité.

Il y a quelques années, une jeune bonne de

la Suisse allemande, placée dans notre ville, avait inscrit dans son carnet de dépenses le mot *Brinck*, et en regard la somme déboursée.

Devinez ce qui se cachait sous ce vocable barbare?... Je vous le donnerais en cent que vous n'y arriveriez pas, j'en suis sûr.

Il s'agissait... de *meringues* !

4 juin.

G.-A. B.



Gare, les poules !

Deux voisines babilent devant la maison. « Eh bien ! Fanchette, voilà tous vos garçons qui sont grands, à présent. Vous êtes contente, j'espère. J'en puis dire autant de mes filles. »

— Ah ! oui, Louise, que j'en suis contente, allez ! A présent, plus besoin d'avoir toujours ces gamins après les gredons. A eux de se surveiller. Aussi, vous savez, je lâche mes coqs, rentrez vos poules !

Petites insolences du langage.

Il est des personnes qui, à chaque phrase, s'interrompent pour vous dire : *Comprenez-vous ? Vous comprenez bien ? Vous m'entendez bien ?* C'est absolument comme si elles vous disaient : Etant convaincu que vous êtes un sot, il faut bien m'assurer si votre pauvre intelligence peut aller jusqu'à me comprendre.

Y a-t-il rien de plus impertinent que cette locution : *Si ce que vous dites est vrai, je crois que, etc.* On ne saurait donner un démenti plus désobligeant.

On nous envoie, sans signature, l'amusante boutade que voici. Il nous semble l'avoir lue déjà quelque part. Où ? nous ne nous en souvenons pas. Si quelqu'un peut nous en indiquer la source et l'auteur, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

L'oncle Pierre et Sapho.



— Comment diantre cette gravure a-t-elle pu entrer ici ?

Telle était la question que je me posais, un jour, en remarquant, piquée à la porte de la grange, par deux épingles, une Sapho superbe et, comme on le sait, peu vêtue.

Lorsque mon oncle, qui était sorti pour gouverner, entra, je lui demandai comment il s'était procuré cette reproduction de Gleyre. Il se mit à sourire et me dit à l'oreille :

— Allons voir prendre un verre au guillon et je te conterai ça. Y a de quoi rigoler.

Voici ce qu'il me narra :

« Y a un pair d'années que ça s'est passé, commença-t-il, c'était en septante-cinq ou septante-six. Je devais aller à Lausanne pour acheter quelques instruments, une faux, un foussoir et même, je crois, une brante. Je pars pour la capitale, je fais mes commissions et, avec des amis, on va prendre un verre au café qui fait le coin, tu sais, le café des Vaudois, histoire de blaguer un peu.

« Quand je me lève pour partir, je veux aller prendre ma faux ; mais va chercher le bonheur, on me l'avait robée... Je ne fais ni une ni deux, je trace au magasin, là où j'avais achetée... rien !

« Je ressors, je remonte la rue ; j'avais les sangs tout remués.

« Voilà-t-y pas que deux beaux mossieus me passent devant. Y se causaient en marchant. Un, surtout, avait une tapette du diable...

— « ... Il est évident, qui disait, qu'il est venu pour Sapho.

« Ma faux, que je me dis, y parlent de ma faux ! Si on dirait que c'est des voleurs avec des si beaux habits ! Et je me mets à leur tracer après, en écoutant de toutes mes forces.

— « Le fait est qu'elle est superbe, disait l'autre, mais les connaisseurs seuls savent l'apprécier.

« Poison ! que je jurais par dedans. Je crois bien, une faux de Vallorbe.

« Et je les suivais toujours.

— « Enfin, tu vas la voir, reprenait l'autre, et si le cœur t'en dit...

« Ah ! ben non ! que je fais tout fort, en faisant le poing dans ma poche... On est là, heureusement.

« Mes deux gaillâ se retournent et se pouffent de rire.

« Si je m'étais écouté... nom de nom ! !

« Enfin y z'arrivent près d'un beau bâtiment. Y z'entrent ; j'entre. Y montent un escalier, je monte. Et voilà qu'on se trouve dans une grande chambre où y avait toutes sortes de dessins, des tableaux, des verts, des bleus, et des cadres tout en or... c'est ça qui était le plus beau.

« Je voyais tout rouge, à force qu'y avait de monde, mais je ne perdais pas de vue mes deux voleurs.

« Tout à coup, y s'arrêtent devant un grand portrait où y avait une femme toute nue et, en haut, y avait écrit : *Sapho*.

« Alors j'ai compris qu'y parlaient de Sapho et pas de ma faux, mais je n'ai pas voulu avoir l'air et je suis resté longtemps devant.

« Pour lors, un des deux mossieus vient comme ça vers moi et me dit :

— « Comment trouvez-vous ce tableau ? Il a l'air de vous intéresser...

« Hum ! que j'y fais, en haussant les épaules, ma femme est bien mieux faite que ça !...

« Et je suis parti sans écouter toutes les balivernes qui me criaient après...

« En redescendant l'escalier, un petit jeunet m'a donné ce papier que tu as vu là-haut, dans la grange ; je l'ai même payé cinquante centimes, mais je me suis pensé que ce serait pour l'Aloïse. »

— Et ta faux ? fis-je à mon oncle, l'as-tu retrouvée ?

« Pardi ! Y me l'avaient cachée, à la pinte, pour me faire chevrer. J'étais tout de même si content de l'avoir pas perdue, que j'ai payé une tournée de vieux.

« Ma foi, en sortant, la tête me tourniquait un brin. J'ai fouetté la Brune et je suis parti.

« Quand je suis arrivé, vers la minuit, la tante Aloïse, qui avait enfilé un gredon, me fait :

— « Est-ce des heures pour rentrer, ça ? Dis-me voir un peu où tu est resté. N'as-tu pas vergogne de te conduire de la sorte ?

— Vois-tu, Aloïse, que j'y fais, c'est pas ma faute ?

— La faute à qui, aloo ?

— La faute à ma faux...

— A ta faux ?

— Oui, et puis aussi celle à Sapho !

— Comment sa faux... la faux de qui ?

« Ma langue quequellait toujou un peu, aussi j'ai été me coucher sans piper un mot de plus.

« Le lendemain, Aloïse s'approche de moi, rouge comme un coq, elle tenait à la main le dessin de Sapho.

— « Ah ! c'est comme ça que tu cours la prétentaine, vieux fou !... que tu vas voir des horreurs pareilles ! Je comprends que tu sois rentré si tard. Aussi ton papier y sera vite brûlé.

« Je lui ai expliqué aloo que c'était une peinture de l'antiquité, que c'était comme ça qui s'habillaient dans le temps, que... un tas de bonnes raisons qu'elle a enfin comprises.

« N'empêche qu'y avaient peu de vergogne dans c't'antiquet, qu'elle me fait en m'apportant un pot de camomilles, rappoo à ma tête qui me faisait mal. »

Les trois verres étaient bus. Je remontai l'escalier tout en rêvant aux réflexions profondes de ma tante Aloïse. ***

A n'on pridzo, on dzo de tsautein.

Ao tsautein, quand l'è que fâ on sêlâo à couâre lè renaille et lè bots dein lè gollie, à fêre peliounâ lè mousseliions, l'arreve prâo soveint qu'on donne âo pridzo, principalemeint